

« Nous sommes devenus des personnes »

Nouveaux visages du Nordeste brésilien

Une exposition réalisée par l'École normale supérieure
et l'École nationale supérieure des arts décoratifs

Département de sciences sociales, École normale supérieure
Département d'anthropologie du Musée National, Université fédérale de Rio de Janeiro



2



Photo de couverture
Emplacement de la future agroville.
Minguito, septembre 1999.

Ci-contre
Construction collective d'une maison dans l'agroville.
Minguito, septembre 1999.

« Nous sommes devenus des personnes »

Nouveaux visages du Nordeste brésilien

Cette exposition, fruit de la collaboration entre chercheurs et artistes issus de deux écoles voisines, entend faire découvrir l'environnement, les conditions de vie et les points de vue d'hommes et de femmes confrontés à un processus contemporain de redistribution des terres.

Dans la région des grandes plantations sucrières du Nordeste au Brésil, un puissant mouvement d'occupations de terre, associé à une politique de « réforme agraire » menée par le gouvernement brésilien, donne, depuis quelques années, à un certain nombre d'individus et de familles la possibilité d'acquérir une terre et une maison.
Ce processus a été étudié lors d'une enquête de terrain effectuée en commun par le Département d'anthropologie du Musée national (Rio de Janeiro) et le Département de sciences sociales de l'École normale supérieure (ENS).

Des enseignants et des élèves de l'ENS et de l'École nationale supérieure des arts décoratifs (Ensad) ont réalisé un travail pédagogique commun, qui a abouti à un projet scénographique fidèle aux caractéristiques de l'enquête ethnographique.
Cette exposition, dont les pages qui suivent donnent un aperçu, sera d'abord présentée dans les locaux de l'ENS ; elle est destinée par la suite à circuler dans d'autres lieux.

De l'enquête à l'exposition

L'idée centrale de l'exposition, issue d'une enquête de terrain sur les occupations de terre dans le sud de l'état du Pernambouc au Brésil, est de montrer le passage d'un monde vécu à un autre. Pour mettre en scène cette transformation et la façon dont elle est vécue, l'exposition compte trois grandes parties, qui reprennent les temps forts du parcours suivi par les bénéficiaires.

L'objet de l'exposition n'est donc pas, comme dans les expositions ethnographiques traditionnelles, de montrer un univers statique, un «mode de vie» ou une «culture» (telle que la «culture du Nordeste»), mais un processus situé dans le temps et dont le destin est encore inconnu. Il ne s'agit pas non plus de présenter «la réforme agraire» en tant que telle, ses enjeux politiques, économiques, ses chances de succès, etc., mais les significations complexes que prend, pour ceux qui le vivent, un bouleversement radical de leurs conditions d'existence.
Pour évoquer cette transformation, nous avons choisi de privilégier trois aspects: les paysages, les maisons, les portraits.

Dans le travail des anthropologues, la parole des acteurs est centrale: ceux-ci ne sont pas de simples «objets de l'enquête» ou les sujets muets de photographies offerts au regard du visiteur ; celui-ci doit les «entendre» et si possible ressentir leur présence. Leurs témoignages, sous forme d'extraits d'entretiens, sont un élément essentiel de l'exposition, aux côtés des photographies. Ce processus se déroule dans un temps et un espace particuliers. Dans l'exposition, la localisation et la datation des clichés soulignent ce caractère historique. Elles permettent aussi de rappeler que la photographie n'est pas seulement un «document», mais s'inscrit dans une relation d'échange avec les enquêtés; elle peut être un «cadeau» d'abord, don de son image à l'enquêteur, puis souvenir offert en remerciement.

Au départ, le monde traditionnel de la canne à sucre est caractérisé par la monoculture et les grandes plantations, autrefois marquées par la dépendance personnelle à l'égard du patron, plus récemment par le salariat et par la domination des raffineries, contrebalancée par le syndicat des travailleurs ruraux.



LE MONDE DE LA CANNE

1 L'héritage de la canne à sucre

2 La plantation: protection et dépendance

3 Une industrie en crise

4 Des plantations aux villes

5 «Luttons ensemble pour la réforme agraire»

Les nombreux portraits soulignent le fait que les acteurs de cette transformation ne sont pas des forces anonymes, ni des «héros» dont il s'agirait de magnifier l'action ; ce sont des hommes et des femmes, parfois des enfants, qui vivent différemment les changements en cours selon leur trajectoire. La variété de leurs points de vue correspond à une diversité de parcours de vie.

Entre les deux mondes, le passage par les campements, qui marquent l'occupation illégale d'une plantation, moment d'incertitude maximale, avec le risque de violence, et l'attente de l'éventuelle expropriation décidée par l'État.



LES CAMPEMENTS

6 Occuper

7 Vivre au campement

8 Attendre

Les maisons, au centre de la vie familiale, sont aussi un symbole des changements : c'est par la maison concédée par un maître de plantation que passait la relation de domination traditionnelle.
Les habitations souvent précaires de la périphérie des villes, parfois dans des lieux insalubres, incarnent la migration forcée des travailleurs ruraux hors des plantations.
Dans les campements, les cabanes sont la manifestation concrète d'un engagement et un lieu de vie dans une période d'attente.
Enfin, un des aspects essentiels de la « réforme agraire » pour ses bénéficiaires est la possibilité d'avoir accès non seulement à une terre, mais aussi à une maison à soi : la construction d'une maison en dur est pour beaucoup la réalisation d'un rêve.

A l'arrivée, c'est le monde en gestation des petits producteurs, bénéficiant d'une parcelle, mais sans protection et soumis à de nouvelles exigences, bureaucratiques et économiques.
« Être chez soi », c'est être à la fois maître de sa terre, et son propre maître, libre par exemple d'inviter qui l'on veut chez soi. C'est en ce sens que certains disent être « devenus des personnes » ou « devenu quelqu'un », signifiant qu'ils ont acquis une nouvelle dignité.



ÊTRE CHEZ SOI

9 « Maintenant, on est chez nous »

10 L'apprentissage d'un nouvel univers

11 Nouveaux paysages, nouvelles cultures

12 Espoirs et inquiétudes

13 Une maison en dur

Les transformations économiques et sociales laissent leur marque sur les paysages, avec le passage des champs de canne aux champs de manioc et de haricot, et aux nouvelles cultures (fruits et légumes), qui seront vendues sur les marchés de la région.



Première section de l'exposition

Le monde de la canne

Chemin au milieu des cannes à sucre. Engenho Porto Rico, septembre 1999.



« On a vécu tout le temps dans la culture de la canne à sucre, alors souvent, les compagnons, quand ils chantent, ils chantent des chansons qui concernent la canne à sucre, la musique qu'ils font est liée à la canne à sucre [...], à l'alcool, alors on essaie de changer cette culture pour une culture différente, on ne va plus chanter la musique du salarié de la canne, on va chanter la musique du petit producteur. »

Pedro Assunção, syndicaliste paysan. Serra d'Agua, septembre 1999.

La monoculture de la canne à sucre, qui domine toute la région depuis le XVIe siècle, marque l'ensemble des rapports sociaux, longtemps caractérisés par la domination sans partage des patrons des grandes plantations, unités à la fois économiques, sociales et politiques.



Champ de canne à sucre après la coupe.



Camion de canne à sucre pendant la récolte.

« J'ai passé 18 ans à travailler ici. Je suis entré dans la plantation[...], je travaillais au noir, je coupais la canne, et je continuais à travailler. [...] Le patron est venu et il a dit : « écoute, toi qui aime couper la canne le dimanche, aujourd'hui il y a une très bonne coupe de canne là à Serra d'Agua ; j'ai dit « je vais couper ». [...] Alors j'ai commencé à travailler. »

Bau Presidente, ancien coupeur de canne, sur sa parcelle.
Serra d'Agua, septembre 1999.

« Quand je suis arrivée, j'ai beaucoup travaillé dans les plantations par ici [...]. J'ai travaillé à Bom Conselho, Engenho Novo, dans une autre plantation qui est là du côté de la mer, j'ai beaucoup travaillé. C'était l'époque où les filles grandissaient. Maria avait neuf ans, dix ans, elle est allée s'embaucher [comme domestique]. Et moi je travaillais dans les plantations, avec un enfant d'un an. Je m'occupais, je semais tout, je semais de la canne. Tout cela, je l'ai fait. »

Dona Brigida, ancienne coupeuse de canne, dans la maison de sa fille.
Minguito, septembre 1999.



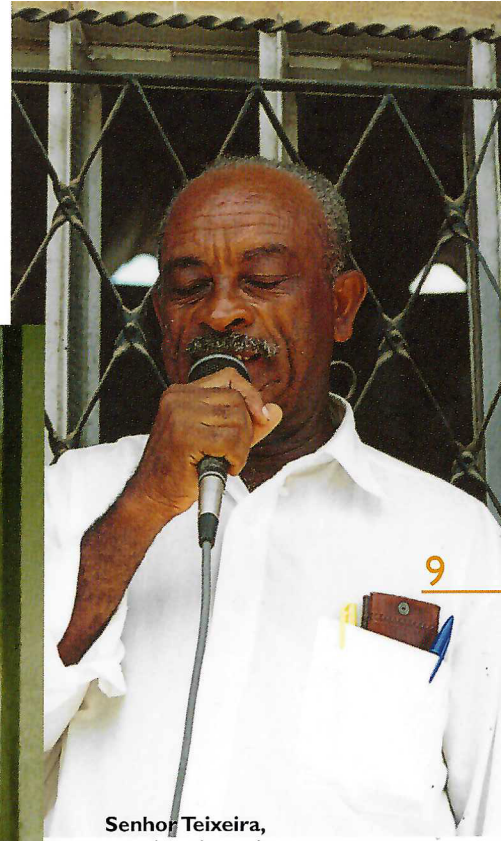
Déchargement des matières premières.

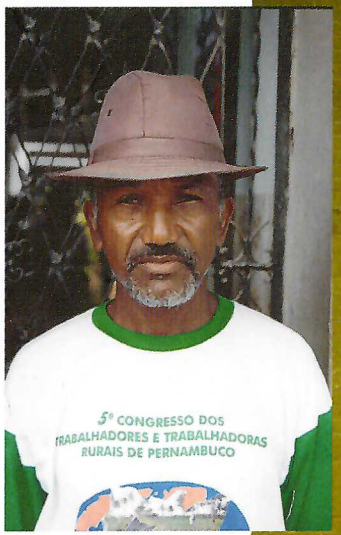


Intérieur de la raffinerie Cucaú.

« Luttons ensemble pour la réforme agraire »

Au Pernambouc, deux mouvements sont très actifs dans la revendication de la réforme agraire : les syndicats de travailleurs ruraux, qui depuis les années 1960 ont revendiqué l'application du droit du travail, et le Mouvement des Sans Terre, venu du sud du Brésil, qui a initié dans les années 1990 un mouvement d'occupations de terre sous la forme de campements.





Zé Francisco,
délégué syndical
de la plantation
à Amaragi, où il
est salarié agricole
depuis 1978.
Il fait aujourd'hui partie
de ceux qui ont bénéficié
d'une parcelle sur
la plantation.



Senhor Teixeira,
président du syndicat
des travailleurs ruraux
de Rio Formoso.
*« Je n'ai pas fait d'études.
Comme je n'ai pas fait
d'études, c'est la vie pratique
qui a été mon étude.
[...] Ici, dans la zone de la
canne, la majorité ne lit pas.
Parce qu'ils ne sont jamais
allés à l'école. Ils apprennent
à signer, à tracer leur nom,
déjà, au syndicat.
C'est difficile. »*



Deuxième section de l'exposition

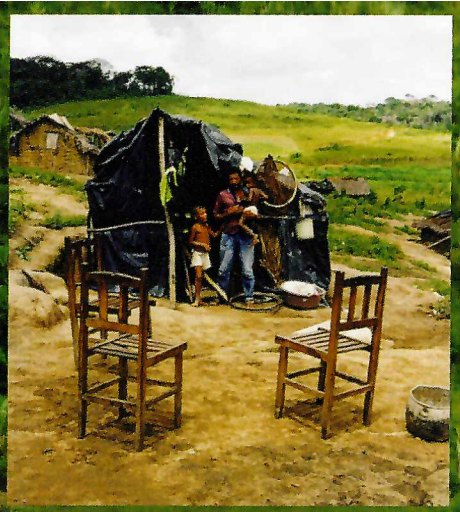
Les campements

Campement près d'un champ de canne. Serra d'Agua, septembre 1997.



« Je continuais à lutter, avec les enfants, en situation de grand besoin, je mangeais ce que les autres me donnaient, m'habillais avec ce que les autres donnaient, avec dix enfants, [...] jusqu'à ce que j'entende parler du campement, et j'ai réussi à arriver jusque-là [...]. Je n'avais pas de mari, je n'avais pas de travail, je n'avais pas d'endroit où habiter : j'étais vraiment une sans-terre. C'était une situation très difficile, une humiliation très grande. »

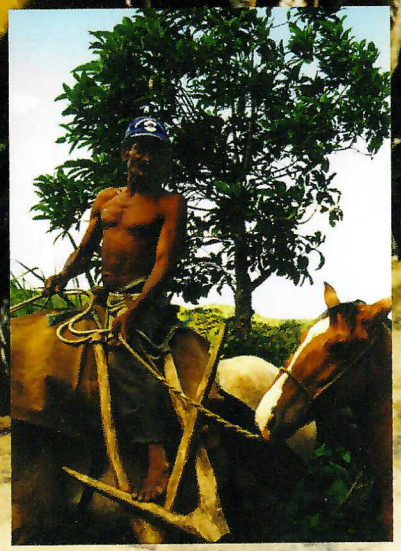
Osana, bénéficiaire de la réforme agraire.



Seu Miguel pose avec sa famille devant la tente qu'il habite à Brejo, en attendant la répartition des terres en parcelles. Si les familles ont chacune leur espace privé, la vie se déroule très souvent à l'extérieur : faire la cuisine, réparer un objet, jouer, discuter avec les voisins... La présence de ces chaises, momentanément inoccupées, en est le signe.

L'occupation des terres des propriétés économiquement non rentables est la première étape du processus de réforme agraire. Le Pernambouc est l'endroit du Brésil qui compte le plus grand nombre d'occupations de terre : de 1995 à 1998 y ont eu lieu 308 occupations, mobilisant au total 35 000 familles. Les occupants installent des campements, et demandent à l'État de procéder à l'expropriation de la propriété, dont ils espèrent recevoir une parcelle.

Entre le moment où l'État décide d'exproprier la plantation et la répartition de la terre en parcelles, il peut se dérouler un temps d'attente long de plusieurs mois. C'est le cas à Brejo où les habitants ont construit des maisons provisoires. La vie s'est organisée et les objets s'accumulent autour et à l'intérieur de leurs cabanes.



Cet homme célibataire habite le campement de Mamucaba. Il part couper de la canne avec ses instruments de travail. Nombreux sont ceux qui continuent de travailler en dehors du campement – coupeurs de canne, maçons, pêcheurs, etc. – qui vont et viennent entre le campement, les villes et les plantations voisines.

« Si j'étais toute seule pourquoi voudrais-je la terre? J'ai agi seulement à cause d'eux. À la maison ils sont dix à mes côtés. Alors j'ai agi, j'ai gagné grâce à Dieu, j'ai réussi. Aujourd'hui les garçons m'aident, les petites sont encore à l'école, les grands étudient le soir. [...] Mon plan, quand je voulais aller au campement, c'était pour obtenir une meilleure situation pour moi et pour eux, un futur pour eux, parce qu'à mon âge, ce que je voulais obtenir pour le futur, ce n'est pas pour moi mais pour eux.
Quand je mourrai, ils resteront avec leur petit coin à eux.»



Dona Osana.



Sivonaldo, 13 ans, et un petit camarade de jeu. Mamucaba, août 1999.

« Quand la police arrivait, elle cherchait le chef. [...] Quand un policier arrivait et disait : "Qui est le leader ici ?" Les gens disaient : "Personne, le leader c'est nous tous... parce que la police veut le leader, parce que c'est le leader qui nous emmène pour occuper la terre." »

Sivonaldo vit dans le campement de Mamucaba avec ses parents, où l'occupation de la terre dure depuis longtemps déjà, entrecoupée de dispersions violentes.
Il vit tous ces événements avec une grande intensité « comme un adulte». Il pose ici fièrement avec la casquette du MST.



Troisième section de l'exposition

Être chez soi

Nouvelles plantations de manioc sur une parcelle autrefois consacrée à la canne à sucre. Minguito, septembre 1999.

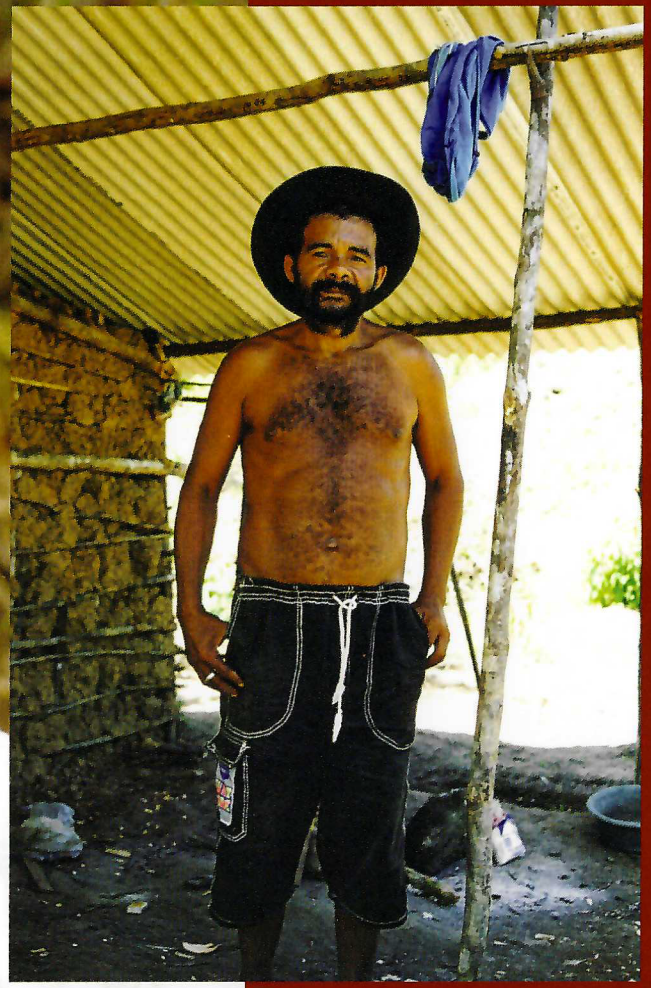


« Pour moi, c'a été trop bon, pour moi, cela a été une bénédiction, cette histoire d'avoir les terres, parce que je suis tranquille, je travaille ce qui est à moi, je produis pour moi-même. […] Et quelqu'un qui est chez lui, si Dieu veut, ça pousse, il mange une chose, mange une autre, […] il a de la farine de manioc, il a déjà planté des légumes, il plante de tout, il n'a rien à acheter au marché, il a tout, une patate douce, il a tout, alors c'est plus facile, il emporte un petit truc pour vendre à la ville, il achète ce dont il a besoin et ça y est, il est tranquille. »

Neco, parceleiro de Serra d'Agua.

« Maintenant, cette terre est à moi. »

Morena sur sa parcelle.
Minguito, septembre 1999.



« Moi, Gildo José,
je suis bien satisfait
de votre présence
et des compagnons
qui nous ont rendu
visite dans notre lutte.
[...]
Finalement, moi
qui suis analphabète,
ce que j'ai appris
c'a été à travailler
à la bêche,
à la machette.
[...]
Alors j'ai appris cela,
travailler.
Travailler, respecter
l'humanité.
M'occuper de ma lutte. »

Senhor Gildo,
ancien occupant
du campement,
devant sa maison
sur sa parcelle.

Minguito,
septembre 1999.







Dans le cadre de l'aide apportée par l'INCRA, l'organisme de l'État chargé de la réforme agraire, les bénéficiaires reçoivent une subvention pour acheter les matériaux nécessaires à la construction de nouvelles maisons. Cela leur permettra d'habiter chez eux, dans une maison en dur, alors que la plupart d'entre eux ont toujours vécu dans des maisons de torchis ou des cabanes, qui souvent ne leur appartenaient même pas.
En septembre 1999, nous assistons aux premières étapes de la construction des nouvelles maisons à Minguito.

Paulo Elias, ancien vacher des plantations Serra d'Agua et Minguito, proche de l'ancien patron, a été longtemps hostile au campement installé sur la plantation. Devenu parceleiro, il pose ici avec sa femme devant le mur de la maison qu'il est en train de construire avec son frère maçon.



« C'est un ami à moi, maçon, qui m'a fait un plan : une salle de bain, deux chambres. »

Senhor Zeca

L'enquête

Les photographies et extraits d'entretiens présentés dans l'exposition sont issus pour l'essentiel d'une enquête de terrain effectuée au sud de l'état du Pernambouc (communes de Rio Formoso, Serinhaem et Tamandaré), en septembre 1997, puis entre juin et septembre 1999, par des étudiants et des enseignants du Musée national (Université fédérale de Rio de Janeiro) et de l'École normale supérieure, sous la direction de Lygia Sigaud et Benoît de L'Estoile avec l'appui de la Fondation Ford et de l'Ambassade de France au Brésil.
Les premiers résultats de cette enquête qui se poursuit encore aujourd'hui ont été publiés dans un numéro spécial « Occupations de terre et transformations sociales : Pernambuco, septembre 1997 », *Les Cahiers du Brésil contemporain*, n°43/44, 2001.

En octobre 2000, une première exposition présentait les résultats de cette enquête à la Maison des sciences de l'Homme à Paris.

Champs de canne replantés et raffinerie de sucre à l'arrière plan. Pernambouc, janvier 1993.

Le séminaire « Atelier exposition : l'enquête et l'image »

La préparation de l'exposition s'est appuyée sur un séminaire qui s'est déroulé d'octobre 2001 à juin 2002. Des séances consacrées à la conception et à la réalisation de notre projet ont alterné avec des séances de discussion sur les enjeux actuels, scientifiques et artistiques, des expositions.

Ont été invités : Jean-Paul Colleyn, anthropologue et Catherine de Clippel, photographe, commissaires de l'exposition *Mali Kow* ; Florence Weber, anthropologue et Bénédicte Rolland-Villemot, conservateur à la Réunion des musées nationaux ; Véronique Dollfus, architecte ; Didier Sénans, philosophe ; Nicholas Thomas, anthropologue et commissaire d'exposition (Londres).

La réflexion a été nourrie par la visite d'expositions, du musée de l'Homme et du Muséum d'histoire naturelle de Lyon. Le séminaire a été organisé par Benoît de L'Estoile, enseignant à l'ENS, avec Ségolène Le Men, directrice des études littéraires de l'ENS et Thierry Chabanne, professeur à l'Ensad.

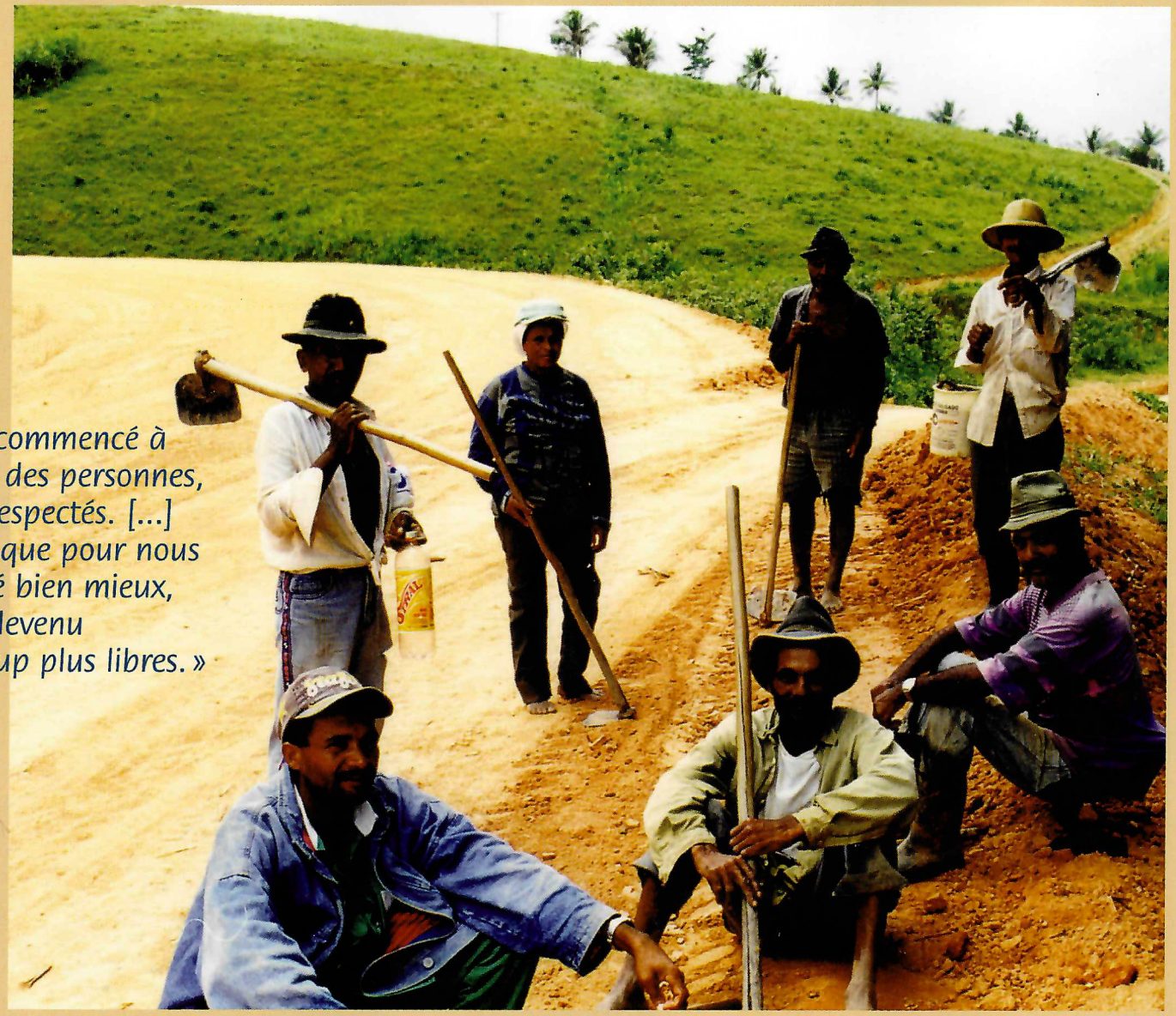
L'équipe

Le commissariat de l'exposition est assuré par Benoît de L'Estoile, anthropologue, assisté de Marie Gaille-Nikodimov, philosophe, et de Liliane Bernardo, doctorante en sociologie, qui ont également participé à l'enquête en 1999. Les textes des cartels ont été rédigés par Benoît de L'Estoile avec l'aide de Marie Gaille-Nikodimov, Frédéric Viguier, doctorant en sociologie, Liliane Bernardo et Christelle Rabier, doctorante en histoire.

Un groupe d'élèves de l'Ensad coordonné par Thierry Chabanne a proposé une mise en forme de l'exposition. Delphine Sallé et Juliette Coujard, élèves en architecture intérieure, chargées du mobilier et de l'aménagement de l'espace, Nicolas van Pradelles, élève en communication visuelle a réalisé son grand projet de fin d'études sur la conception graphique de l'ensemble de l'exposition, aidé de Sandrine Doré, élève en communication visuelle, qui s'est également chargée de la mise en œuvre du projet.

Date et lieu de l'exposition

L'exposition aura lieu à partir de janvier 2003 à l'École normale supérieure, 45, rue d'Ulm ; elle pourrait par la suite être présentée dans d'autres lieux.
Parallèlement, une autre exposition réalisée à partir de la même enquête, mais centrée sur les campements, intitulée « Lonas e bandeiras em terras pernambucanas », a été présentée d'août à novembre 2002 au Museu Nacional à Rio de Janeiro. Une visite virtuelle trilingue de cette exposition est consultable à l'adresse suivante : www.lonasebandeiras.com



« On a commencé à devenir des personnes, à être respectés. [...] Je crois que pour nous ça a été bien mieux, on est devenu beaucoup plus libres. »

École normale supérieure
45, rue d'Ulm 75230 Paris cedex 05
Tél. 01 44 32 30 00
www.ens.fr

École nationale supérieure
des arts décoratifs
31, rue d'Ulm 75240 Paris cedex 05
Tél. 01 42 34 97 00
www.ensad.fr

Texte
Benoît de L'Estoile, aidé de
Marie Gaille-Nikodimov

Conception graphique
Sandrine Doré (Ensad)

Crédits photos
Benoît de L'Estoile
Marie Gaille-Nikodimov

Contact
Département de sciences sociales
École normale supérieure
48, boulevard Jourdan 75014 Paris
estoileb@elias.ens.fr

Impression Édichrom/Réder
Tél. 01 43 71 68 36
ISBN 2-7288-0296-3
Dépot légal 4e trimestre 2002